

NOTE de L'auteur

Cher(ère) lecteur(trice),

C'est avec grand plaisir que je vous propose de découvrir librement l'univers de Nezubse en avant-première au travers des premiers chapitres du livre.

Le contenu de ce document est diffusable à votre convenance. N'hésitez pas à le partager et à nous faire part de votre avis concernant ces premiers chapitres sur la page Facebook de la communauté : www.facebook.com/chroniquesdenezubse ou sur le site officiel www.chroniquesdenezubse.com.

Si ce début d'histoire vous séduit, sachez que la suite (chapitres 5 à 11) est également disponible gratuitement. Il vous suffit d'une inscription sur chroniquesdenezubse.com pour accéder à une partie du site sur laquelle vous pourrez télécharger le PDF contenant les chapitres suivants.

L'inscription vous permettra de vous tenir informés des nouveautés, de participer aux concours, d'accéder à certaines parties du site réservées aux abonnés ou encore de bénéficier de 5% de réduction sur l'achat du livre papier !

Les Chroniques de Nezubse Tome 1 – Le Sceptre Nythahâne paraîtra fin octobre / début novembre 2014. La date exacte sera communiquée sur les sites internet précités alors, si ce début de livre vous a plu, n'oubliez pas de suivre notre actualité de près.

Bonne lecture !



Nicolas Baillencourt

NICOLAS BAILLENCOURT

Les Chroniques
de Mesubze

Le sceptre Nythahâne



© 2014, Nicolas Baillencourt

E-mail : nicolas.baillencourt@outlook.com
Site Internet : www.chroniquesdenezuse.com

Carte de l'univers



Table des matières

Prologue : Un monde dénaturé	page 6
Chapitre 1 : La Brûlure	page 12
Chapitre 2 : L'auberge du Lièvre Rouge	page 21
Chapitre 3 : Une rencontre inespérée	page 31
Chapitre 4 : Pontresne	page 39

PROLOGUE

un monde dénaturé

Ce matin-là, le port de Dereve se réveillait sous une pluie battante. Emmittoufflé sous une cape si longue qu'elle traînait sur le sol et charriait l'eau de flaque en flaque, un enfant marchait d'un pas pressé sur les docks quasi déserts de cette ville de pêcheurs. Le soleil ne tarderait pas à illuminer cette journée de sa pâle lueur printanière.

Contournant un important empilage de cageots bâchés, le jeune garçon bifurqua dans une petite ruelle et poussa la porte du premier bâtiment sur sa gauche. Au-dessus de celle-ci un écriteau dégradé par le temps permettait encore de lire l'enseigne de l'établissement : « Au Pas Sage ».

L'intérieur de la bâtisse était plongé dans la léthargie habituelle des premiers instants de la journée. Seule une chandelle posée sur le buffet rompait la pénombre de cette vaste pièce et éclairait les tables, bancs et tabourets répartis çà et là entre les imposantes poutres qui supportaient le poids considérable du bâtiment. Un escalier poussiéreux faisait directement face à la porte d'entrée et, à côté, se dégageait d'une cheminée en pierre une forte odeur de cendre humide.

Dans un mouvement maintes fois répété, le garçon tapa ses chausses contre le mur de l'entrée afin de les égoutter le mieux possible, puis referma la porte derrière lui. Il suspendit sa cape complètement trempée à l'un des crochets au-dessus de l'âtre, s'avança vers le buffet puis plongea une allumette dans la flamme de la bougie. Faisant le tour de la pièce, il entreprit d'allumer un à un les bougeoirs et candélabres disposés sur les tables avant de se diriger vers la cheminée et de repousser dans le fond la cendre accumulée. Ceci fait, il se rendit derrière le comptoir et mit un peu d'amadou dans une coupelle. À l'aide de la chandelle, le tas de petit bois s'embrasa. Il alla le déposer délicatement dans l'âtre avant d'y ajouter des

branchages et de longues herbes sèches qui, bientôt, se mirent à faire de grandes flammes.

À cet instant la porte de l'auberge s'ouvrit, révélant un homme courbé par le poids des années... à moins que ce ne soit le fait des cageots qu'il traînait à bout de bras.

— Ah ! Minon, te voici ! s'exclama-t-il en l'apercevant devant l'âtre. Tiens !

Il posa sa marchandise puis lui tendit sa cape et son chapeau afin que le garçon les accroche au-dessus de la cheminée.

— Tu amèneras ces cageots directement dans la cuisine, j'ai pris du retard ce matin.

— Oui maître Greda, répondit le dénommé Minon en s'inclinant rapidement.

Muni d'une chandelle, l'homme contourna le buffet et poussa la porte située de l'autre côté. Revenu à ses occupations, le garçon ajouta du bois dans la cheminée pour alimenter le feu naissant. Lorsque ce fut chose faite et qu'une large bûche crépita dans l'encadrement de pierres, il prit le premier cageot des deux mains et se rendit dans la pièce attenante où Greda, tout en buvant un breuvage froid, s'acharnait à concasser, ciseler, cuire, légumes, herbes aromatiques et poissons, avec des gestes experts. Le garçon déposa la cargaison sur le sol à portée de l'homme puis se redressa, le souffle court. Lorsqu'il eut amené la seconde, la porte de l'auberge s'ouvrit à nouveau apportant un courant froid dans l'établissement qui peinait à se réchauffer.

Il alla accueillir l'homme qui venait d'entrer. D'un certain âge, la barbe ivoire taillée courte, ce dernier esquissa un rapide sourire pour saluer Minon lorsqu'il le vit.

— Greda est-il là ? demanda-t-il après avoir suspendu son manteau près de la cheminée en se frottant vigoureusement les mains.

Comme de coutume, le garçon s'inclina brièvement.

— Il est derrière.

— Bien, fit l'homme avant de se diriger vers la porte.

Minon se saisit de la pelle en fer posée contre l'âtre, regroupa les braises et raviva le feu.

— Bonjour mon vieil ami, entendit-il son maître dire à l'homme à la barbe blanche. Belle journée, n'est-ce pas ?

— Magnifique, renchérit l'autre avant d'enchaîner sur une discussion portant irrémédiablement sur les délicieux ragoûts que maître Greda concoctait.

Après avoir remis une bûche sur le feu, Minon monta à l'étage pour s'occuper de mettre en état les chambres inoccupées, si bien qu'il n'entendit plus de leur conversation qu'un bourdonnement incertain. Il pénétra dans une pièce aussi miteuse que le reste de l'auberge et, se retrouvant seul, en profita pour s'asseoir sur le matelas fraîchement rempaillé. Depuis quelque temps, des questions n'avaient de cesse de venir tarauder son esprit à tout moment du jour et de la nuit. Or, justement, la nuit précédente il n'avait que peu dormi tant sa réflexion l'avait tenu en éveil.

Du haut de ses onze ans, il ne parvenait pas à comprendre toutes les subtilités dont le monde était témoin sans même sembler s'en rendre compte ; comme si tous les hommes étaient devenus aveugles. Mais aveugles à quoi ? Minon aurait eu bien du mal à le dire, et c'était là tout le problème. Orphelin de mère depuis la naissance, il avait grandi avec son père. Ce dernier étant marin, il arrivait qu'il s'absente parfois pendant de longues périodes au cours desquelles il naviguait jusque vers des terres lointaines, au-delà de l'horizon. Mais lors du retour de son navire une vingtaine de jours auparavant, de son père ne restait qu'un corps inerte, une coquille dont l'âme s'en était allée. Minon ne l'avait pas réellement pleuré. À dire vrai, depuis deux saisons sèches, il allait bien et même *très* bien. Il ne ressentait plus ni fardeaux ni peines et n'en avait pas plus senti en apprenant la mort de son père. Pour être exact, ce bien-être – auquel il n'avait tout d'abord pas prêté attention – avait désormais quelque chose de déconcertant.

Ses pensées fusaient à vive allure dans sa tête. Au-delà du fait qu'il n'avait pas pleuré sa perte, qu'y avait-il de si déconcertant là-dedans ? À cette question, le garçon était capable d'apporter une réponse : tout le monde semblait partager ce même bien-être. Cet optimisme incroyable avait envahi le commun des mortels comme une traînée de poudre à la fin de l'avant-dernière saison sèche. En attestait d'ailleurs la relative bienveillance que son maître lui portait depuis ce moment-là, soit bien avant le trépas de son père. En attestait également l'absence totale de bagarres dans l'auberge lorsqu'en temps normal il ne se passait pas une journée sans qu'il n'y ait ne serait-ce qu'une échauffourée à l'entrée de l'établissement.

Non, les hommes étaient heureux, ils bavardaient gaiement, partageaient volontiers leur repas et ne cessaient de se donner des accolades amicales à tout bout de champ.

Pourquoi donc Minon était-il le seul à trouver tout cela anormal ? Personne ne se rendait-il compte de ce changement invraisemblable ? À vrai dire, lui non plus ne s'était aperçu de rien durant tout ce temps. Ce qui l'avait réellement interpellé était l'absence de réaction dont il avait fait preuve en découvrant la dépouille de son paternel tout juste sorti de la cale où ses amis l'avaient installé pour le ramener à terre. D'ailleurs personne n'avait manifesté une grande peine à son décès, pas plus que lors de celui du vieil Ario qui tenait l'épicerie attenante à l'auberge.

Voilà bien dix minutes que le jeune garçon s'était assis sur le matelas pour se perdre dans ses pensées lorsqu'une étrange sensation le parcourut de la tête aux pieds. C'était comme s'il y avait une présence quelque part dans la pièce mais qu'il ne la voyait pas.

Alors un murmure se fit entendre :

— *Minon...*

Le garçon n'eut pas le temps de réagir. Avec une rapidité incroyable, une vague de chaleur se déversa en lui ! Cette sensation était vraiment surprenante : elle possédait une âme... et, aussi étrange que cela puisse paraître, elle avait également une force ! Minon percevait clairement l'origine de cette énergie. Il ressentait un amour profond, universel. D'une certaine manière, il avait l'impression d'être envahi par l'amour originel, incommensurable et inconditionnel. Une larme roula sur sa joue.

— Papa ? parvint-il à murmurer la gorge serrée.

La force resserra son étreinte autour du garçon.

— *Je ne suis pas ton père*, susurra la voix d'un ton très doux. *Mais j'ai eu l'occasion de le rencontrer.*

— Où êtes-vous ? demanda-t-il après quelques secondes de silence. Je ne vous vois pas.

— *Tu n'as pas besoin de parler, garçon. Je suis en toi. Je vois ce que tu vois et connais la moindre de tes pensées.*

Tout en disant ces mots, la sensation d'amour et de chaleur qui se répandait en lui gagna en force et en intensité, apaisant par la même occasion ses craintes, l'invitant à se détendre, à s'abandonner à sa beauté. Cependant, l'incapacité de Minon à comprendre comment un homme

pouvait être à l'intérieur de son corps, l'empêchait de se laisser aller à cet envoûtement. Comme en réponse à cette interrogation, la voix reprit de plus belle :

— *Je ne suis pas de ton monde, Minon. Je l'ai été mais ne le suis plus.*

Les secondes suivantes s'égrainèrent puis l'inconnu reprit à nouveau.

— *Ne dis rien ! Laisse-moi éclaircir toutes les zones d'ombre qui peuplent ton esprit.*

La présence se déversait toujours plus à travers lui, si bien qu'à présent Minon pouvait la sentir et décrypter la moindre de ses émotions.

— *Je me nomme Taëk et je viens d'un pays très lointain. Je suis mort au cours de la dernière saison des pluies et depuis, je n'ai cessé de guider les âmes égarées, de les mener vers le droit chemin.*

Après quelques instants durant lesquels une foule de questions déferla dans l'esprit du garçon, la voix reprit de plus belle :

— *Si j'ai pu m'introduire dans ton esprit, c'est grâce à tes doutes. Ils m'ont ouvert la porte de ton âme et j'ai pu être témoin du mal-être enfoui par-delà le bonheur apparent. Je suis venu t'aider à te libérer des chaînes qui t'emprisonnent. Je le fais avant tout pour toi, mais aussi pour le bien de toute l'humanité, car tu es appelé à jouer un rôle capital afin de mettre un terme aux anomalies dont tu es témoin au quotidien.*

À nouveau les interrogations se bousculèrent dans l'esprit de Minon, mais la douce chaleur qui l'envahissait le maintenait dans un état de sérénité absolue.

— *Minon, si tu veux comprendre ce qui se passe actuellement et qui te déconcerte tant, il va falloir que tu me fasses confiance. Détends-toi totalement et je pourrai ainsi ouvrir mon âme à la tienne. Ne te soucie pas du travail à l'auberge ni de maître Greda, ajouta-t-il en sentant le trouble de son hôte. Tout va aller très vite, tu verras. Fais-moi confiance.*

Toujours envahi par le doute, le garçon hésita encore.

— *Si tu n'y tiens pas, je peux très bien t'expliquer tout moi-même mais cela prendrait un temps considérable et resterait incomplet. Tu dois me faire confiance et plonger dans mon âme afin de comprendre ce qui s'est passé pour que je puisse te ramener dans le chemin de la vie, la vraie. Pas celle que tu connais en ce moment et dont tu te rends bien compte qu'elle est fade et vide de sens.*

Taëk avait touché juste. Interloqué par la clairvoyance de cet étranger, Minon décida de lâcher prise et de se fier à lui.

— *Il le faut*, reprit la voix de l'homme dans sa tête. *À présent que je ne suis plus, toi seul peux accomplir ce que j'ai commencé ; ce que je ne puis terminer. Toi et personne d'autre. Il en va de l'équilibre même de toute chose.*

Inspirant lentement – comme guidé par un sixième sens – le garçon plongea au plus profond de lui-même. Il plongea vers ce cœur chaud, cet amour intrinsèque.

— *Tout a débuté il y a quelques saisons froides, par une brûlure singulière qui, il fut un temps, aurait bien pu me tuer, ou pire, me rendre fou. J'avais seize ans et je venais de partir de chez moi.*

La voix de Taëk expliqua cela avec douceur pour préparer Minon à comprendre ce qu'il allait voir.

Ce dernier ne distinguait plus la chambre poussiéreuse de l'auberge où il était quelques secondes auparavant. Il sentait la force de cette âme se mêler lentement à la sienne, instiller sa douceur en lui afin que le voyage soit des plus confortables.

Puis il commença à voir des souvenirs défiler, des bribes de mots entendus par le passé, des impressions ressenties, perdues dans le temps. Tout cela se mit à tourner vertigineusement jusqu'à ce qu'il se sente perdre pied.

Totalement libérée de son enveloppe charnelle, son âme était à présent comme aspirée, transportée par ce tourbillon qui, au fur et à mesure de son ascension, se drapait de paysages inconnus, de pensées nouvelles, de voix étrangères, de sensations mystérieuses.

Au milieu de ce flux, Minon comprit qu'il s'agissait des réminiscences de son hôte, que ses souvenirs étaient en train de se dérouler en lui à une vitesse surnaturelle. Alors qu'il en prenait conscience, une pensée émergea de ce flot impétueux et vint s'imposer à lui.

chapitre 1

La brûlure

Dans un premier temps, le garçon entendit plus qu'il ne vit. Des bruits de couverts et de pintes cliquetaient tout autour de lui. Des conversations animées entrecoupées d'éclats de rire envahissaient l'atmosphère. Si ce n'était l'accent qu'avaient ces hommes, Minon aurait pu croire qu'il était à l'auberge du « Pas Sage ». L'odorat lui revint ensuite, se manifestant sous la forme d'un délicat fumet qui lui fit penser à du bouillon de légumes. Enfin, les contours de l'établissement dans lequel il se trouvait lui apparurent.

Comme il l'avait compris, il était assis dans le coin d'une auberge. Les tables solides et de bonne facture, les deux cheminées que possédait la pièce, le lustre suspendu en son centre ainsi que l'étonnante collection de boissons alignées sur le buffet, attestaient du bon fonctionnement de cet établissement. Le lieu bourdonnait d'une activité soutenue. À l'évidence, le garçon ne se trouvait plus à Dereve ni dans une quelconque ville d'Asery.

À l'idée d'être ainsi projeté dans un corps et dans un endroit qu'il ne connaissait pas, il ressentit une légère appréhension. Percevant clairement les pensées de Taëk comme si elles étaient siennes, Minon apprit qu'il s'agissait de l'auberge de « La Bonne Étoile » située à Tía – capitale du pays d'origine de son hôte – et centre névralgique de son économie.

S'interrogeant sur la raison de ce souvenir, Minon voulut poser la question à Taëk mais se rendit compte qu'il ne pouvait parler, pas plus qu'il ne lui était possible de se mouvoir d'ailleurs.

Aucune réaction ne fit écho à son interrogation, nulle voix intérieure ne résonna dans la tête du jeune homme. Il comprit d'instinct que Taëk n'était plus là que sous la forme de sa mémoire et que, par conséquent, il n'avait plus accès qu'aux connaissances que son hôte possédait à cette époque-là.

S'il ne pouvait plus converser avec lui, le garçon devrait donc trouver les réponses aux questions qu'il se posait dans l'esprit du souvenir de Taëk ; non plus dans celui de l'homme qui était venu le voir à Dereve et qui semblait connaître tant de choses. Ce faisant, Minon se mit à observer la scène, attendant de comprendre pourquoi son hôte l'avait emmené à ce moment précis de son passé.

Attablé dans un coin de l'auberge, Taëk était pensif. Il tenait une compresse fermement plaquée contre son œil droit.

Voilà trois jours qu'il était parti de chez lui et il venait tout juste de pénétrer dans la capitale lorsque son œil s'était remis à le brûler atrocement. En réalité, il ne s'agissait pas vraiment de l'œil en lui-même mais plutôt de sa commissure.

La nuit tombant, il s'était rendu dans la première auberge venue où une cervoise bien fraîche, une compresse et une écuelle remplie d'eau lui avaient été apportées. La douleur avait fini par s'apaiser mais, de peur qu'elle ne se réveille à nouveau, il gardait le chiffon imbibé d'eau fraîche plaqué contre son visage.

Plongé dans ses pensées, le jeune homme revoyait son père, inquiet devant la trace de brûlure apparue au coin de son œil quelques jours plus tôt. C'était au beau milieu de la nuit et Taëk s'était réveillé baignant de sueur avec cette impressionnante lésion au visage. Sans plus attendre son père s'était rendu chez leur voisine afin de lui emprunter des plantes médicinales. Après infusion, le breuvage était parvenu à le plonger dans un sommeil sans rêves. Afin de s'assurer qu'il soit en bonne santé avant de prendre la route, son départ avait été repoussé d'un jour.

Étant donné que la journée suivante s'était écoulée tout à fait normalement, Taëk n'avait pas jugé utile de différer davantage le moment du départ, en dépit de sa mère toujours inquiète par la trace qu'avait laissée la brûlure.

Comme l'avait cependant expliqué son paternel, il n'allait pas rester bêtement à la maison pendant des jours alors que son paquetage et sa jument étaient prêts pour partir. D'autant plus que cela n'aurait fait que repousser les adieux en vivant dans l'attente de son départ prochain.

En réalité, Taëk n'était pour rien dans le fait de quitter la demeure familiale. Alors qu'il venait d'entamer sa seizième année, son père s'était

montré particulièrement insistant pour qu'il prenne son envol. Il avait effectivement estimé qu'il était temps pour son fils de voyager, de se former à la vie dans d'autres contrées mais aussi de lui rendre un service des plus étranges.

Alors qu'il bouclait sa sacoche et terminait les préparatifs de son départ dans la cour, il s'était approché discrètement du jeune homme.

— Prends ceci avec toi, avait-il dit en lui tendant un morceau de parchemin fripé.

Le garçon avait déroulé le papier froissé et constaté qu'il s'agissait d'une carte peu détaillée, tracée d'une main qui semblait incertaine.

— Pourquoi voulez-vous que je prenne cela, père ?

Malgré toute sa volonté de le cacher, il lui avait paru quelque peu tendu.

— Je souhaite que tu me rendes un petit service mon fils. Mais il faut que cela reste entre nous, avait-il ajouté après un petit temps de réflexion. Personne ne doit être au courant de ce que je vais te dire.

Peu habitué à le voir faire des mystères, Taëk n'avait rien répondu, attendant la suite.

— Bien. Écoute, je souhaiterais que tu retrouves un vieil ami à moi. Il se fait appeler Alcyo.

— Il se *fait appeler* ? Ce n'est donc pas son vrai nom ?

— Si, si ! Écoute. Ne pose pas de questions. Je te demande juste de le retrouver et de lui dire que tu es mon fils.

Depuis qu'il avait insisté pour qu'il prenne la route, Ourí – son paternel – avait adopté un comportement des plus étranges. Lui qui prônait d'ordinaire la curiosité et la réflexion avant d'avancer tête baissée, l'enjoignait à présent à ne pas poser de questions. En même temps, il était un homme réfléchi et, s'il lui avait demandé d'agir ainsi, cela ne pouvait qu'être le fruit de sa réflexion avisée.

— Bien, père, avait répondu l'intéressé. Mais où le trouverai-je ?

— Justement, je t'ai fait ce plan afin de t'indiquer la voie à suivre.

Taëk avait reconsidéré la carte et ses yeux s'étaient écarquillés de plus en plus alors qu'ils suivaient le cheminement tracé par son paternel.

— Père, vous... vous voudriez que je me rende jusque sur le continent méridional ? était-il parvenu à prononcer, complètement abasourdi.

— Oui, je pense que c'est là-bas que tu as le plus de chances de le retrouver.

— Mais, comment pourrais-je savoir qui est cet Alcyo ? Ce continent est immense d'après ce que j'ai entendu dire !

— Je sais que ce ne sera pas évident, avait-il répondu d'un ton abattu. Mais je souhaite que tu fasses tout ton possible, et ce, sans jamais prononcer son nom devant qui que ce soit. Écoute-moi, avait-il ajouté précipitamment avant d'être interrompu encore une fois par son fils. Tu pourras le reconnaître, car son nom est gravé sur une phalange de son majeur : Alcyo. Outre cela, je peux te dire qu'il est grand, les cheveux bruns et qu'il est originaire d'une ville du nom d'Hératz. Si vraiment tu ne parvenais pas à le retrouver, sache qu'alors je ne t'en voudrais pas.

— Mais, pourquoi voulez-vous que je le retrouve, père ?

— Disons qu'il nous a rendu un grand service par le passé, à ta mère et à moi, lui avait-il répondu en choisissant bien ses mots. Je n'ai plus eu de ses nouvelles depuis fort longtemps et j'aimerais m'assurer qu'il va bien.

Dans un élan d'affection, il lui avait posé une main sur l'épaule.

— Mais, ce qui importe le plus pour moi, c'est que tu restes en bonne santé, que tu parcoures des territoires, que tu pousses ta réflexion et tes connaissances au-delà de ce que le Pays de Tía peut t'enseigner, que tu mûrisses au contact d'autres peuples et d'autres cultures tout comme je l'ai fait à ton âge...

Son regard se faisant lointain, Taëk s'était douté que son père devait revivre des scènes de sa jeunesse lorsqu'il était parti de chez lui pour assouvir sa soif de compréhension et sa curiosité.

— Bien, père, avait-il finalement répondu. Je ferai mon possible.

Revenu au moment présent, son père avait esquissé un large sourire tout en lui donnant une petite accolade.

— Ah, oui ! Une dernière chose : je ne suis pas sûr qu'il soit encore en vie, avait-il ajouté sous le regard étonné de son fils.

Après quoi, il avait serré son garçon dans ses bras, l'avait observé avec une émotion qu'il s'était efforcé de maîtriser puis avait poussé la porte de leur demeure. Sa mère l'avait également pris contre elle en lui faisant promettre, la gorge nouée, de vite revenir. Le jeune homme l'avait alors rassurée en lui disant qu'il serait rapidement de retour. Elle lui avait tendu une bourse afin qu'il puisse subvenir à ses besoins pendant un temps, puis il s'en était allé.

Émergeant de ses pensées, Taëk posa la compresse sur le bord de la table et se laissa aller en sirotant sa cervoise, profitant finalement que la douleur de son œil se soit estompée.

Deux hommes entrèrent alors dans l'auberge. Tous deux vêtus de capes bleu nuit, l'un affublé d'un chapeau banal, l'autre portant un baluchon sur son épaule, ils allèrent s'installer à une table dans le coin opposé de la pièce. Pour avoir parcouru le Pays de Tía maintes fois depuis deux saisons froides en tant que coursier, le jeune homme pensait de manière à peu près certaine que ces deux individus n'étaient pas du pays.

Leur physique ne trahissait rien de leurs origines mais leur prestance, la manière qu'ils avaient de se tenir, n'était pas celle de ses compatriotes. Pourtant, Taëk était quasiment persuadé d'avoir déjà vu l'homme au chapeau quelque part. Cherchant dans sa mémoire, il s'en souvint. C'était tout juste une heure auparavant. Alors qu'il passait la porte nord de la ville, il l'avait vu, assis devant une échoppe, semblant attendre quelqu'un d'autre ; probablement la personne qui se tenait à présent à côté de lui.

L'étranger croisa alors son regard. Par politesse et par volonté de ne pas attirer inutilement l'attention sur lui, Taëk détourna les yeux et les ramena sur sa chope. À cet instant, l'homme au baluchon passa à côté de lui et grimpa l'escalier.

Le garçon avait beau essayer de chasser ces individus de ses pensées, il n'y parvenait pas. Quelque chose clochait. Certainement s'agissait-il d'hommes venus de Pontrésie, ce pays limitrophe de celui de Tía avec lequel un commerce florissant s'était établi. Pourtant, voir des Pontrésiens à Tía était devenu chose courante depuis maintenant bien des saisons froides.

Ils y troquaient des objets qu'ils confectionnaient ou qu'ils avaient marchandés auparavant. Les Tíatiens les leur échangeaient contre du blé, de l'orge, de l'avoine, de la farine ou toute autre denrée alimentaire provenant des grands plateaux agricoles du pays. Cependant, ces deux hommes n'avaient pas l'air de négociants. Non, ils semblaient plus... cultivés. Oui, Taëk ressentait en eux une certaine forme d'érudition qui n'avait rien à voir avec celle du négoce.

Des bruits de pas se firent entendre dans l'escalier. Afin de cacher au mieux sa curiosité légendaire, le jeune homme jugea préférable de reprendre une rasade de bière. L'étranger qui redescendait avec des parchemins sous le coude ne tarderait pas à passer à côté de sa table.

Mais, à peine le jeune homme eut-il fini d'avalé quelques gorgées que son œil se mit à le brûler de nouveau. Il réussit à se maîtriser pour ne pas gémir de douleur. Par chance, l'homme qui passait à sa hauteur au même instant parut ne se rendre compte de rien.

Pour une raison qui lui échappait, le garçon avait l'intime conviction que capter l'attention de cet individu risquait de lui attirer des ennuis. C'était une réaction instinctive. Or son instinct ne l'avait que rarement trahi durant sa courte existence.

Parvenant difficilement à avaler sa gorgée, il reposa la chope sur la table et saisit la compresse pour la plaquer fébrilement contre son œil.

Tout en serrant les dents pour ne pas se laisser aller dans le brouillard qui menaçait de l'emporter loin de l'auberge, il sentit des larmes ruisseler sur ses joues. Il cligna frénétiquement des yeux pour les chasser puis, haletant, ruisselant de sueur, mobilisa toute son attention sur la chaise qui lui faisait face. Peu à peu, la douleur diminua jusqu'à redevenir supportable.

Le jeune homme avait beau réfléchir, il ne comprenait pas d'où cette satanée brûlure pouvait bien venir. Prudemment, il rebuta une gorgée de cervoise mais, par chance, rien de plus ne se produisit, sinon l'agréable sensation du liquide frais qui coulait en lui et l'arôme enivrant de la liqueur à ses narines.

Entre les deux cheminées, un groupe d'individus se mit à rire bruyamment, le tirant par la même occasion de son appréhension quant à d'éventuelles complications concernant son œil. Regardant dans la direction d'où provenaient les éclats de voix, Taëk aperçut un barde qui venait de faire son entrée et mimait la rencontre entre un montagnard et un Tíatien. Les hommes et les femmes – visiblement des montagnards – ne cessaient de rire des caricatures que dépeignait le barde. Derrière le buffet, un servant s'attelait à remplir chopes et écuelles pour les hôtes du soir.

Se désintéressant de toute cette activité, le jeune homme reporta son attention sur sa pinte et vit son visage se refléter dans la cervoise. Frappé de voir à quel point la lésion s'était étendue, il porta ses doigts à son visage. À leur contact, la brûlure réagit par de petits picotements. Il éloigna sa main et reprit une gorgée du breuvage. Alors qu'il buvait le contenu de la chope, son attention fut happée par des cris dans le coin opposé de l'auberge.

Une bande d'hommes, qui étaient jusqu'alors complètement pris dans un jeu où ils pariaient de l'argent – à en croire les pièces étalées sur la table

– venaient de se lever et commençaient à se battre, les uns accusant les autres de tricher.

Un coup de poing envoya valser un petit moustachu qui alla se cogner contre la table occupée par les deux étrangers aux capes bleues, alors en pleine concentration. Le choc renversa leurs boissons qui se répandirent sur le parchemin étalé devant eux sur lequel ils étaient en train d'écrire.

Pestant violemment, ils retirèrent prestement l'homme à moitié sonné de leur table et déplièrent entièrement le vélin avant qu'il ne soit entièrement imbibé d'encre et de cervoise.

Il ne s'agissait à l'évidence pas d'un vulgaire parchemin, sinon comment expliquer que les deux individus se soient précipités pour le maintenir à la verticale tout en l'épongeant avec leurs capes soyeuses ?

Taëk fut tout de suite intrigué par un étrange symbole doré, de forme circulaire figurant sur le document. Il n'aurait su dire où, mais il était persuadé de l'avoir déjà vu quelque part. En plissant légèrement les yeux, il parvint à reconnaître le contour du Pays de Tía tracé sur le vélin. Il s'agissait donc d'une carte.

Alors qu'il tenait le papier à la verticale, l'homme qui avait déjà croisé le regard du Tíatien balaya la salle de ses petits yeux. Taëk revint à sa bière au moment où l'individu regarda dans sa direction.

Les perturbateurs furent mis hors de l'établissement manu militari par le tenancier et quelques-uns des servants. L'ordre revint alors.

Jugeant préférable de ne plus penser aux deux étrangers, le jeune homme se plongea dans ses pensées. Songeant à la carte grossièrement tracée sur le morceau de papier que son père lui avait donné, il se demanda où il allait se rendre à présent. Tía ne constituait qu'une première étape. Comme son père attendait qu'il voyage loin et qu'il retrouve cet étrange Alcyo, il savait qu'il devrait se rendre bien au-delà des frontières de son pays natal. D'ailleurs son père ne lui avait-il pas dit lui-même que son ami serait sûrement au-delà de l'Infini du Couchant, cet océan sans fin au bout duquel se trouvait le continent méridional ? Quoi qu'il en soit, la prochaine destination serait la Pontrésie – seule contrée limitrophe du Pays de Tía – où il trouverait peut-être un guérisseur capable de soigner son mal.

Regardant par la lucarne, il constata que la nuit était à présent tombée. Dehors, des torches massives avaient été allumées pour éclairer les ruelles.

Il saisit sa cervoise afin de la terminer. C'est à ce moment que les deux hommes se levèrent et passèrent à côté de lui pour monter à l'étage.

La brûlure se réveilla à nouveau, plus violente que jamais ! Se pouvait-il que la présence de ces inconnus soit liée à sa blessure ?

Parvenant tant bien que mal à prendre la compresse, à la plonger dans l'écuelle d'eau fraîche, et à la plaquer contre son visage, le garçon crut qu'il allait hurler ! Ressentant le besoin impérieux de sortir de l'auberge, il laissa à la hâte une pièce sur la table pour la cervoise, une autre pour la compresse, puis se leva, prit sa sacoche et sortit.

Le souffle court, il alla s'appuyer contre un muret. La fraîcheur de la nuit vint l'accueillir et Ederis – la lune bleue – sembla briller de mille feux au-dessus des nuages, baignant le monde de sa lueur familière.

La planète de Nezubse possédait trois lunes. Ederis, la plus grande d'entre elles, était bleutée et visible quasiment toutes les nuits. Chetah, légèrement plus petite, exhibait sa couleur dorée par cycle de quinze nuits. Nyth, la plus petite des trois, arborait une couleur pourpre et était visible durant toute la saison froide. Enfin, Fý aussi appelée « la reine des lunes » était un satellite d'Ederis. De par sa rotation et sa petite taille, elle n'était visible qu'en de très rares occasions, si bien qu'une génération entière d'hommes pouvait passer sans qu'elle ne montre sa pâle lueur. Accompagnée de ces quatre lunes, Nezubse gravitait autour de son astre solaire : Shara.

Alors qu'il essayait de respirer calmement, le jeune homme aperçut des particules en suspension, semblables à la poussière que soulève un cheval au galop, se mettre à tourner dans les airs. Incrédule, il les vit s'illuminer et se regrouper devant lui pour former une minuscule sphère.

— Par Ederis ! laissa-t-il échapper.

La boule de matière devenue bleutée gagna en intensité puis, en une fraction de seconde, se volatilisa. Au même instant la douleur du garçon disparut.

Stupéfait, le visage livide et le front ruisselant de sueur, Taëk laissa tomber son bras le long du corps. Le regard troublé, il ne vit personne dans la ruelle qui aurait pu lui dire s'il avait été victime d'une hallucination. Aussi, il se traîna jusqu'à l'étable attenante à l'auberge où il avait installé sa jument, et réfléchit frénétiquement, la tête en ébullition, pour trouver une explication plausible à ce qui venait d'arriver.

Ne souhaitant pas croiser des gens dans cet état, il renonça à retourner à l'intérieur de l'auberge et s'aménagea un coin dans la paille où il s'allongea. Que pouvait bien signifier cette sphère qui s'était dressée devant lui ? D'où pouvait-elle bien provenir ? Avait-il été témoin d'une manifestation d'Ederis ? Ou bien était-ce une hallucination due à ses maux ? Et comment se faisait-il que la douleur se soit dissipée aussi rapidement ?

Ne trouvant aucune explication à cette étrange vision, le Tiatien repensa aux deux hommes de l'auberge. Était-il possible que ces individus soient liés à ses brûlures ? Malgré la sensation de malaise qu'il avait ressentie en les voyant, le jeune homme fut tout de même étonné qu'une telle pensée puisse lui traverser l'esprit : elle était tout bonnement insensée ! Aucun d'entre eux ne se trouvait présent quelques jours auparavant lorsqu'il avait ressenti cette douleur pour la première fois. Il était seul chez lui avec sa mère, son père et son frère. Le fait que la brûlure se soit réveillée à deux reprises lorsque ces individus étaient passés à côté de sa table devait simplement être le fait du hasard.

Il envisagea l'espace d'un instant de rentrer chez lui et d'expliquer à son père que les douleurs se faisaient de plus en plus violentes, mais chassa cette idée. Son père comptait sur lui et il devait lui-même bien admettre que l'idée de quitter le Pays de Tía le réjouissait. De plus, rien ne garantissait que l'inflammation guérirait une fois de retour chez lui. Il aurait certainement plus de chances de trouver un guérisseur capable de le soigner dans des contrées plus peuplées comme la Pontrésie ou la Confédération Sinaréenne.

Moulu de fatigue, il plongea rapidement dans un profond sommeil.

Chapitre 2

L'auberge du Lièvre Rouge

Des grognements s'élevèrent dans la fraîcheur matinale.

— Hé vous ! Allez, debout ! disait une femme apparemment essoufflée.

Ouvrant les yeux, Taëk constata que le jour pointait tout juste son nez. La domestique de l'auberge se démenait au milieu des tas de paille, donnant de légers coups de pieds dans le flanc d'hommes endormis tout près de lui. Ceux-ci avaient sans doute dû venir s'installer là au cours de la nuit.

Tout en s'époussetant d'un revers de la main, le jeune homme se leva. La douleur de la veille semblait l'avoir définitivement quitté. Il fouilla sa poche et en sortit deux pièces de cuivre qu'il donna à la femme alors que les autres hommes émergeaient péniblement de leur sommeil à grand renfort de protestations. Il se dirigea ensuite dans le box des chevaux où Gypse l'attendait. Taëk avait pu acquérir cette brave jument du plateau de Pronte grâce aux économies qu'il avait réunies lorsqu'il travaillait comme coursier. Le jeune homme caressa son col, la détacha pour la sortir de l'écurie, puis se hissa sur l'animal à la robe ivoire.

Le soleil se leva rapidement alors qu'il poursuivait sa route en direction du sud. La voie qu'il empruntait courait au milieu d'un vaste ensemble de collines.

Lorsqu'il fit un premier arrêt afin de se rassasier et de permettre à Gypse de se reposer, Tía n'était plus qu'une tache sombre entourée de champs cultivés au cœur de ce paysage vallonné. Tout en flattant l'encolure de sa jument, il lui tendit une pomme qu'elle accepta de bon cœur.

La route pour la Pontrésie était très empruntée à cette période de l'année. Effectivement, Tía commerçait avec le pays voisin, troquant essentiellement des denrées alimentaires. Le pays était comme un immense grenier céréalier et, à l'arrivée de la saison sèche, les récoltes s'intensifiaient

en tous lieux. Aussi, Taëk croisait-il des dizaines de charrettes remplies de blé, d'orge ou d'avoine faisant route vers la Pontrésie.

La journée bien entamée, il arriva à Tornoÿ, un bourg relativement important qui, de par ce commerce florissant et une position stratégique sur la route de la Pontrésie, rencontrait un important essor pendant toute la saison des récoltes. Il quitta la voie principale et suivit un dédale de ruelles avant de s'arrêter devant une modeste échoppe. À peine eut-il mis pied à terre qu'un grand cri de joie l'accueillit : « Taëk ! ».

Se retournant, l'intéressé se trouva face à un vieil homme barbu à la peau fripée par le soleil et le travail des champs.

— Ernest ! s'écria le garçon. Quel plaisir de vous revoir ! Comment va votre fille ? ajouta-t-il après avoir brièvement étreint le vieillard.

— Lucy va fort bien. Elle devrait accoucher avant la prochaine quinzaine de Chetah.

Chetah – aussi surnommée « la princesse des lunes » – devait alors n'apparaître qu'une dizaine de jours plus tard.

— Quelle heureuse affaire t'amène par ici mon garçon ? demanda le vieil homme après s'être assis dans un confortable fauteuil en écorce tressée. Serait-ce un arrivage de fourrage de Pronte ? Ou alors certainement une commande pour Tía ?

— Non mon ami, point de fourrage en provenance de Pronte, pas plus que de commande pour Tía. J'ai arrêté le courtage depuis quelque temps à présent.

Le vieil homme eut l'air surpris.

— Je comprends mieux pourquoi je ne te voyais plus. Ça va me manquer de ne plus avoir tes visites régulières.

La flamme qui d'ordinaire brillait dans les yeux d'Ernest s'était momentanément volatilisée. L'homme était sincèrement peiné.

— Allons, ne vous inquiétez donc pas, je passerai autant que possible. Je ne voudrais pour rien au monde manquer la prochaine fête du feu de Tornoÿ.

— Ah, ça ! Personne ne voudrait manquer la célébration du feu !

Le vieillard affichait à nouveau son large sourire.

Taëk et l'homme discutèrent joyeusement de cette fête à laquelle ils avaient assisté lors de la dernière saison froide et où ils avaient loué l'abondance des récoltes passées, remerciant ainsi la nature de sa générosité.

À cette occasion, des centaines de lampions étaient allumés et lancés simultanément dans le ciel à la tombée du jour. Après cette conversation animée et quelques éclats de rire, les deux hommes plongèrent dans le mutisme propre aux personnes s'abandonnant au fil de leurs pensées.

— Alors que fais-tu à présent que tu n'es plus coursier ? demanda Ernest, revenu à la réalité.

— Je voyage. Je suis parti d'Astria il y a quatre jours et je faisais route vers la Pontrésie lorsque j'ai songé à venir vous saluer.

Le vieil homme ne parut pas surpris outre mesure. Au contraire, il semblait plongé dans une intense réflexion.

— Pas mal de jeunes quittent le pays ces derniers temps. Le commerce avec nos voisins est une bonne chose, mais la fortune et le goût pour les objets inutiles montent à la tête de nombre d'entre eux...

— Ce n'est absolument pas là ce qui me motive ! coupa Taëk.

— Oh, je le sais bien, et ce n'est pas le fond de ma pensée, fit Ernest sur un ton énigmatique. Non, je te disais que ces jeunes vont tous en Pontrésie chercher la bonne fortune, poursuivit-il lentement, souhaitant à l'évidence que le jeune homme écoute attentivement ce qu'il avait à dire. Mais pas un seul ne saurait voir la véritable beauté des choses, ajouta-t-il à voix basse en se penchant vers lui avec un air de conspirateur. Pas un ne pousse la porte de l'auberge du Lièvre Rouge à Atriem, préférant le faste de l'auberge des Voyageurs. Et pourtant, je puis t'assurer qu'il y a derrière les carreaux crasseux du Lièvre Rouge une plante belle comme tu n'en verras pas deux dans ta vie.

Il lui jeta un regard entendu. Son jeune visiteur ne put s'empêcher d'éclater d'un rire franc.

— Ah, mon ami ! parvint-il à prononcer. Vous êtes vraiment incroyable ! Ce n'est pas que les femmes ne m'intéressent pas, loin de là, mais je ne m'en vais pas chercher une épouse. Le Pays de Tía regorge de très belles *plantes*, comme vous dites. Cependant c'est promis, ajouta-t-il après un nouveau fou rire, lorsque je passerai à Atriem, j'irai à l'auberge du Lièvre Rouge voir si ce que vous dites est vrai.

— Voir si ce que je dis est vrai ?! fit l'homme prenant un ton faussement outré. Bien sûr que ce que je dis est vrai !

Suite de quoi, tous deux se mirent à rire en cœur.

Il prit congé du vieillard alors que le soleil avait bien entamé sa descente. Ernest lui avait offert un baluchon rempli de pommes que le jeune homme avait rangé dans son sac, puis il avait enfourché son cheval et repris la route. Il n'espérait pas arriver à Oistre – dernière bourgade du pays – avant la tombée de la nuit, mais souhaitait s'en rapprocher le plus possible.

Alors qu'il repensait à ce que le vieil homme lui avait dit, Taëk se souvint de certaines histoires qu'il avait entendues par le passé où des jeunes étaient partis voyager et avaient finalement décidé de rester en Pontrésie ou dans un pays plus lointain. L'argent leur était monté à la tête de telle sorte qu'ils préféraient désormais rester là-bas plutôt que de revenir au pays vivre avec les leurs.

La nuit approchant, il quitta la route et bivouaqua au sommet d'une colline d'où il pouvait apercevoir les lumières d'Oistre dans le lointain. Sur une butte surplombant la cité frontalière, quelques torches trahissaient l'emplacement de la tour de la Garde d'Oistre, l'une des quatre garnisons que comptait la contrée.

D'après ce que le jeune homme en savait, le Pays de Tía était autrefois une province de Pontrésie. Après un âge d'or, ce pays avait connu les invasions barbares des écumeurs qui s'étaient installés sur les côtes à l'ouest et au sud quelques siècles auparavant. Ces étrangers pillèrent et massacrèrent tout ce qu'ils pouvaient en Pontrésie ainsi que dans les pays voisins. À cette époque, la contrée correspondant à l'actuel Pays de Tía, ne souhaitant plus envoyer ses hommes se faire tuer dans les provinces du sud, avait décidé de s'autogérer et était devenue un pays autonome. Grâce à cette décision, les habitants du nord avaient pu éviter en grande partie les horreurs et le désastre de la guerre que connurent les Pontrésiens.

De nombreuses légendes circulaient sur les circonstances dans lesquelles cette guerre s'était soldée, mais deux éléments semblaient communément admis. Il s'agissait tout d'abord de l'arrivée d'un peuple venu du continent méridional, les Phaënes. Ces derniers auraient débarqué et se seraient installés dans l'immense forêt qu'ils baptisèrent Aphaënaë. De là, ils auraient prêté main-forte aux Pontrésiens.

Le second évènement venait quant à lui de l'est. La Confédération Sinaréenne, voisine de la Pontrésie, qui subissait également les pillages des écumeurs, signa une alliance avec un peuple habitant les steppes arides de

Kedhba. L'aide combinée des Kedhbahânes et des Phaènes aurait été décisive dans l'issue de cette guerre.

Acculés de toute part, subissant revers sur revers, les écumeurs n'auraient alors eu d'autre choix que de fuir. Ils seraient retournés dans leur archipel de l'autre côté de l'Infini du Couchant et ne se seraient plus aventurés dans le nord depuis lors.

Le lendemain, Taëk repartit aux aurores, traversa Oistre au petit matin puis, peu avant la mi-journée, franchit la frontière. Sur un bâtiment, une pancarte indiquait « *Bienvenue en Pontrésie, terre de noblesse et de gloire* ».

D'après ses suppositions et ce qu'il avait entendu dire, en galopant à une allure soutenue le garçon devrait atteindre Atriem à la tombée du jour.

Profitant d'un cours d'eau, il s'accorda une pause afin de se rafraîchir et d'enlever sa tunique trempée de sueur. Il donna une pomme à Gypse puis, après en avoir lui-même mangé une, repartit.

La nuit était déjà bien entamée lorsqu'il franchit la porte nord de la cité fortifiée d'Atriem. À sa grande stupéfaction, la ville semblait aussi importante que celle de Tía, si ce n'était plus. Même en pleine nuit, elle grouillait d'une perpétuelle effervescence. Des négociants troquaient leurs marchandises sur les trottoirs, la musique des nombreuses tavernes réchauffait l'atmosphère des rues et quelques miséreux mendiaient de l'argent ou de la nourriture. Donnant une pièce à l'un d'eux, Taëk lui demanda où il pouvait trouver le Lièvre Rouge. Puis il déambula dans les ruelles, suivant l'itinéraire que l'homme lui avait indiqué.

Le Tíatien laissa Gypse aux bons soins d'un écuyer avant de se diriger vers l'auberge. À travers les carreaux embués des vitres, il ne parvint à distinguer qu'un brouhaha continu et quelques silhouettes. Il poussa la porte et fut accueilli par une avalanche de cris, de rires, de voix tonitruantes et de chopes qui s'entrechoquaient. La taverne était bondée. Le garçon alla s'asseoir vers le bar, à l'une des rares tables encore inoccupées. À celle d'à côté, quelques hommes s'adonnaient à un jeu de cartes alternant silence, concentration et grands éclats de voix à chaque fois que l'un d'eux en posait une. Un peu plus loin, un vieillard en grande conversation tirait négligemment sur sa pipe. Au premier coup d'œil Taëk comprit que la plupart de ces gens étaient des habitués de l'établissement. Aucun ne faisait

vraiment attention à lui mais tous semblaient se connaître plus ou moins, s'appelant par leur nom, s'offrant des pintes et riant en chœur.

Il se pencha sur son baluchon et en extirpa le bout de parchemin de son père.

— Bonsoir, dit alors une voix féminine à côté de lui. Que veux-tu boire ?

Il se redressa.

— Une cervoise, s'il vous plaît.

La servante parut amusée par la politesse du jeune homme. Elle posa son plateau sur le bar et nettoya rapidement la table d'un coup de chiffon. De longs cheveux blonds, une assez large carrure, elle semblait à peine plus âgée que lui. Son torchon à la main, elle repartit derrière le comptoir. Alors qu'elle préparait la boisson, le garçon constata qu'elle était vêtue d'un corset laissant entr'apercevoir sa poitrine généreuse ainsi que d'une jupe relativement courte qui ne s'harmonisait pas vraiment avec ses jambes musclées, sa physionomie et son allure quelque peu garçon manqué. *Voilà donc la fameuse plante dont Ernest parlait*, se dit-il.

N'ayant d'autres commandes, lorsqu'elle l'eut servi, la jeune femme s'accouda près de lui.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici ? lui demanda-t-elle avec un sourire, en ramenant des mèches rebelles sur sa tête.

— Je voyage, répondit vaguement l'intéressé après avoir bu une gorgée de bière.

La cervoise locale était plus sèche et amère que celle de Tía mais Taëk fit mine de l'apprécier.

— Sans rire ! s'exclama-t-elle, amusée. Et tu vas où ?

Passé la première impression, il comprit ce qu'Ernest pouvait apprécier chez la jeune fille. Son regard pétillant et son franc-parler captivaient irrémédiablement l'attention sur elle. Sa manière naturelle de se mouvoir et d'aller au-devant des gens dégageait quelque chose de plaisant.

— Je ne sais pas vraiment. Je vais passer à Pontresne certainement, et ensuite je pense me rendre dans la Confédération Sínaréenne.

La servante s'absenta un instant pour servir de nouveaux clients puis vint s'asseoir à sa table.

— Je m'appelle Taïna.

— Moi c'est Taëk. Je viens du Pays de Tía, ajouta-t-il en voyant que la servante voulait tenir la conversation.

Étant donné l'âge moyen des gens présents dans l'établissement, il se doutait qu'elle n'était pas habituée à voir de si jeunes clients passer par là. Sans doute voulait-elle profiter de l'occasion pour discuter avec quelqu'un de son âge et, bien que le garçon sentit la fatigue de la journée peser sur lui, il avait toujours eu plaisir à converser avec les gens qu'il rencontrait. Sans compter que la compagnie de Taïna était quelque peu rafraîchissante après une journée passée sur la route.

— J'en étais sûre ! dit-elle sur un ton triomphant. C'est assez rare de voir de si jeunes voyageurs au Lièvre Rouge alors faut pas hésiter à me dire si ma présence t'embête.

En même temps qu'elle disait ces mots, elle lui lança un petit regard en coin et se mordit brièvement la lèvre inférieure. Son air espiègle indiquait qu'elle envisageait sans doute plus qu'une simple discussion. *Mince, si je reste ici, ce n'est pas cette nuit que je pourrai me reposer. Merci Ernest !* pensa-t-il tout d'abord. Mais, alors qu'il l'observait plus attentivement, découvrant des traits fins au-delà de son épaisse carrure, il se dit qu'il pourrait aisément succomber à ses charmes, se laisser guider et plonger dans ses grands yeux bruns qui le dévoraient déjà.

— Ah non. Non, pas du tout ! parvint-il à répondre, ressortant du flot de ses pensées. En réalité c'est un vieil ami d'Oistre qui m'a conseillé cet établissement lorsque je lui ai dit que j'allais passer à Atriem.

Le décrivant brièvement, elle ne parvint pas à voir de qui il parlait. Ils continuèrent à discuter gaiement et, le temps passant, la servante lui offrit une seconde chope.

Alors qu'elle revenait avec la bière, Taïna aperçut le bout de parchemin posé sur un coin de la table.

— Qu'est-ce donc ?

— Oh, pas grand-chose. Ourí, mon père, m'a fait un schéma du continent pour mon voyage.

La jeune femme prit le document et l'observa attentivement. Au bout d'un moment, elle le reposa sur la table et se leva.

— Attends, j'arrive, dit-elle simplement avant de se diriger vers l'escalier qu'elle monta quatre à quatre.

Quelques instants plus tard, elle redescendit, un parchemin à la main. Tout en se rasant, elle le déplia sur la table. Il s'agissait d'un palimpseste, un de ces vieux manuscrits sur lequel on avait écrit puis gommé avec de la pierre ponce à maintes reprises. Quelques bribes de mots y étaient encore visibles mais, ayant été effacées pour y tracer une carte du continent, les lettres étaient difficilement déchiffrables.

Taïna compara minutieusement la carte et le schéma sur le parchemin de Taëk avant de prendre son air victorieux :

— Je le savais ! Là, fit-elle en tournant la carte de manière à ce qu'elle soit dans le bon sens pour Taëk. Tu vois, la ville de Toise ? Ton père l'a mise bien plus près de Pontresne qu'elle ne l'est réellement.

Effectivement, le Tíatien constata que le schéma dressé par son père était bien imparfait. En décalant Toise, il avait atrophié la Pontrésie de près de la moitié de son territoire. Après cela, la servante continua de lui détailler toutes les inexactitudes dans le schéma de son père. Assise sur le bord de la table, elle se penchait régulièrement afin d'atteindre le coin opposé de la carte où étaient représentés les pays dont elle parlait. Et, à chaque fois qu'elle se redressait, la jeune fille en profitait pour se rapprocher subrepticement de lui.

Elle répéta cette opération tant et si bien que sa cuisse toucha le bras du jeune homme qui ne bougea pas, décidé à la laisser venir vers lui sans résister. Taëk riva ses yeux dans ceux de Taïna qui approcha lentement son visage du sien. C'est cet instant précis que choisit le vieillard à la pipe pour réclamer une autre boisson.

Brusquement ramenée à la réalité, la fille cligna frénétiquement des yeux, se fendit d'un sourire d'excuse lui intimant par la même occasion de ne pas bouger de là puis, à contrecœur, elle se leva et alla préparer la mixture derrière le comptoir.

Hormis le vieil homme, il ne restait plus grand monde dans l'auberge. La nuit était déjà bien avancée.

— Tu peux garder la carte, lui dit la jeune femme depuis le bar où elle s'employait à préparer la boisson alcoolisée. Je n'en ai aucune utilité, elle est dans les combles depuis une éternité.

Se repenchant sur le parchemin, Taëk constata que le palimpseste devait être vraiment très ancien. En dessous du plan, dans un encadré, figurait en lettres manuscrites l'Écrit des Premiers Temps, la cosmogonie de l'univers

que chaque être de Nezubse apprenait dès le plus jeune âge. Taëk la lut pour lui-même.

AU commencement était ...

L'espace infini, Le vide incommensurable.
SURGISSANT DU NÉANT, LES ASTRES ET LA LUMIÈRE S'ÉTREIGNIRENT ;
LES TÉNÈBRES SE MURÈRENT, LES OMBRES S'ASTREIGNIRENT
ET, dans son immense bienveillance, SHARA SE FIT ARCHITECTE, ET
FAÇONNA SON FILS.

DANS UN GEYSER DE MATIÈRE, LES ÉLÉMENTS DÉFERLÈRENT.
LA TERRE ET LE CIEL ; LE FEU ET LA MER,
TOUS QUATRE S'ENLACÈRENT ALORS QUE NEZUBSE NAISSAIT.

PLUS CHAUDE QUE LA BRAISE, PLUS SOMBRE QUE LA NUIT,
DES ASTRES VINT S'ÉCHOIR UNE PLUIE.
CELLE-CI HEURTA NEZUBSE DE PLEIN FOUET,
LUI ARRACHANT DES PORTIONS DE MATIÈRE
QUI, À LEUR TOUR FUSIONNÈRENT ET EN QUATRE LUNES SE
CONSTITUÈRENT.

Alors qu'il terminait de se le réciter à demi-mot, un picotement se fit ressentir à la commissure de son œil. *Oh non, pas maintenant !* se dit-il. Mais la douleur gagna rapidement en intensité. D'instinct, Taëk se redressa, prit le parchemin qu'il fourra dans sa sacoche, puis rejoignit Taïna près du comptoir.

— Merci beaucoup pour la discussion et pour la carte.

— Tu... tu t'en vas ? demanda-t-elle, déconcertée en laissant la boisson déborder du verre qu'elle tenait.

La brûlure commençait à se réveiller violemment et le jeune homme faisait tout son possible afin de contenir les larmes de douleur qui affluaient à ses paupières.

— Oui, je dois partir. Mais je repasserai à mon retour, ajouta-t-il simplement avant de sortir d'un pas précipité de l'établissement.

Il se rendit dans les écuries, détacha Gypse, déambula dans les rues d'Atriem, puis passa la porte sud des fortifications de la cité. La jument était

nerveuse. D'une caresse sur l'encolure, Taëk parvint à la calmer. Tout en chevauchant à vive allure, il enleva sa tunique trempée de sueur, y versa une bonne quantité de l'eau de sa gourde puis l'attacha à son visage afin de faire compresse sur son œil droit.

Les paysages défilaient dans la nuit sans qu'il ne croise personne. Serrant les dents, les yeux clos sous le poids de la douleur, il perdit toute notion du temps. Par moments la brûlure était telle qu'elle lui arrachait des cris qui allaient mourir dans le lointain.

Le garçon se remémora alors ce qui s'était passé à Tia. Il parvint à ouvrir un œil et à le rincer sur le ciel. Mais ce dernier était sombre. Ederis, murée derrière un rideau de nuages compacts, demeurait invisible.

Abattu, il s'affala sur Gypse comme un sac de grains et la laissa continuer à galoper. Ses yeux menaçaient de se révolter et sa langue ne cessait de se retourner dans sa bouche au risque de l'étouffer. Comprenant qu'il ne tarderait pas à perdre connaissance, voire pire encore, il jeta un furtif coup d'œil dans le lointain en quête d'une lumière ou d'une silhouette qui pourrait l'aider, mais ne décela aucun mouvement ni aucun signe de vie dans les ténèbres qui l'entouraient. Il regretta d'être parti de l'auberge sous le coup de l'impulsion : mieux valait révéler l'étrange maladie dont il souffrait et rester en vie que de mourir seul, sur le bord de la route.

Ses oreilles se mirent à siffler, sa vision se brouilla. N'en pouvant plus, il parvint tant bien que mal à se laisser aller et à glisser sur le flanc de la jument avant de tomber lourdement à terre. Le sol l'accueillit dans un bruit sourd et acheva de l'étourdir.

Le jeune homme sentit le museau de Gypse se frotter contre son ventre, cherchant à le réveiller ou à le réconforter. Il posa une main affectueuse sur ses naseaux, puis les ombres l'envahirent.

CHAPITRE 3

UNE RENCONTRE INESPÉRÉE

Le garçon avait eu toutes les peines du monde à entrouvrir les yeux. À présent qu'il y était parvenu, la lueur du jour l'éblouissait si bien qu'il ne distinguait rien de concret. Voulant se retourner, il eut l'impression d'être comme une meule de foin : incapable de bouger. Son corps ankylosé semblait destiné à ne plus se mouvoir, comme maintenu fermement par une force inconnue.

Ne parvenant pas davantage à tourner la tête, il essaya de lever un bras. Peine perdue ! Les secondes semblèrent durer une éternité puis une silhouette nébuleuse apparut dans son champ de vision. Il voulut dire quelque chose mais seul un étrange son rauque sortit de sa gorge asséchée.

La silhouette s'assit à côté de lui et posa les paumes de ses mains sur son front, l'invitant à se rendormir. Il parvint à comprendre ce qu'elle disait dans un accent chantant :

— Il est trop tôt. Vous devez recouvrer vos forces.

Puis elle psalmodia des mots dans une langue que le Tíatien ne comprenait pas. La rythmique de ses paroles et le timbre voluptueux de sa voix eurent raison de lui.

Le jeune homme émergea d'un sommeil sans fin à la clarté d'Ederis, bercé par une odeur alléchante de ragoût sous la chaleur d'un feu de bois crépitant.

Il ne se sentait plus assommé et pouvait à nouveau bouger. Seul un vague picotement persistait à la commissure de son œil comme pour lui rappeler que la brûlure était toujours là, bien présente.

Il se tourna sur le ventre pour mieux observer l'endroit. Quelqu'un avait décroché son baluchon et l'avait posé sous sa tête en guise d'oreiller. À

quelques mètres de lui, le feu généreux laissait s'échapper des braises qui voletaient quelques secondes dans les airs avant de se consumer entièrement. Un fumet se dégageait de la cocotte posée sur le bois incandescent et venait charmer ses narines. L'espace d'un instant, Taëk se demanda combien de temps il était resté inconscient et, par la même occasion, depuis combien de temps il n'avait pas mangé.

Un mouvement le sortit de sa torpeur : Gypse venait vers lui. Il se redressa maladroitement et lui fit quelques caresses sur le museau. En guise de réponse, la jument se contenta de pousser un faible hennissement.

Le jeune homme se passa les mains dans sa tignasse blonde rétive puis ramassa sa sacoche et alla la poser près du feu, là où avaient été installés ses autres sacs. Fouillant dans l'un d'entre eux, il extirpa une tunique blanche dont il se vêtit puis chercha du regard où sa ceinture avait bien pu passer. D'ordinaire il ne s'en séparait jamais. Avec ses multiples attaches auxquelles il fixait lames, couteaux et haches de lancer qui avaient déjà fait leurs preuves face à des bêtes sauvages, elle constituait d'une certaine manière son gage de survie s'il tombait sur des personnes malintentionnées.

Au bout d'un moment, ses yeux gris se posèrent sur la boucle de sa ceinture qui brillait dans la pénombre non loin d'une bûche. Rassuré, le garçon s'en saisit et la fixa à la taille. Tout était resté à sa place : les lames, les hachettes ainsi que les coutelas.

Il retourna au coin du feu, se demandant qui avait bien pu le secourir et pourquoi cette personne n'était plus là. Quoi qu'il en soit, celui qui avait aidé Taëk ne devait pas être allé très loin. Le ragoût étant sur le feu et toutes ses affaires laissées sur place, l'individu ne s'était probablement absenté qu'un bref instant.

Décidé à ne pas rester les bras croisés, le Tíatien donna une pomme à Gypse en lui demandant de ne pas bouger puis s'éloigna du campement. La personne qui l'avait aidé avait bien choisi son emplacement. Situé d'une part derrière une colline afin de ne pas attirer l'attention d'éventuels vagabonds, une petite forêt permettait d'autre part de s'approvisionner aisément en combustible pour le feu.

Supposant que l'homme qui l'avait secouru était parti chercher du bois, Taëk prit la direction de la frondaison. S'enfonçant entre les arbres, la luminosité ne tarda pas à diminuer. Habitué à jouer dans les bois avec son frère, Eynis, et à y chasser avec son père depuis bon nombre d'années, le

jeune homme se déplaçait avec aisance entre les racines apparentes et les branchages. Très rapidement, il aperçut la lisière opposée du bois. Il suivit cette direction jusqu'à ce que, peu à peu, la luminosité d'Ederis lui parvienne à nouveau. Les arbres se clairsemèrent et il déboucha au sommet d'une petite colline. Devant lui le plateau de la Pontrésie Occidentale s'étendait à perte de vue. C'est alors qu'il perçut une voix en contrebass, une voix parlant sur un ton litanique d'une manière étonnamment mélodieuse...

À cet instant, Taëk se souvint s'être brièvement réveillé et avoir entendu cette même voix psalmodier d'étranges mots. Cette fois encore, il ne comprit pas les phrases qui parvenaient à ses oreilles. Fixant l'endroit d'où venaient ces paroles, il finit par la voir quelques mètres plus bas.

Dans la clarté de la lune bleue, une créature étrange – comme il n'en avait encore jamais vu en dehors de descriptions manuscrites – était agenouillée dans l'herbe. D'apparence humaine mais à la fois plus grande et plus fine, ses longs cheveux avaient été ramenés sur le crâne en une coiffure sophistiquée. Les pieds nus, vêtue d'une veste ainsi que d'un pantalon amples taillés dans un tissu qui paraissait scintiller dans la nuit, nul doute n'était possible : il s'agissait d'une phaëne, l'un de ces êtres qui vivaient d'ordinaire dans la forêt d'Aphaënaë.

Le garçon se souvint alors qu'elle avait posé ses mains sur son front durant son court réveil et comprit que c'était à elle qu'il devait sa survie.

Immobile, seuls ses bras se mouvaient sur le rythme de ses paroles suivant une chorégraphie à l'évidence maintes fois répétée. Étant probablement en train de se livrer à un quelconque rituel phaënique, le jeune homme jugea préférable de ne pas interrompre l'inconnue. Aussi, reprit-il le chemin du campement. En route, il en profita pour ramasser une bonne quantité de branchages en vue d'alimenter le feu.

De retour, il posa le bois près du bivouac, remua le contenu de la cocotte, puis sortit une écuelle de l'un de ses sacs dans laquelle il versa un peu de l'eau de sa gourde. Il posa la coupelle par terre tout près du feu et se pencha au-dessus. Observant son reflet, il constata que la tache brunâtre laissée par sa brûlure s'était propagée sur le sommet de sa joue. Sous ses doigts, le picotement désormais familier de l'inflammation se réveilla. Préférant ne plus y toucher, Taëk se rafraîchit le visage puis alla s'asseoir dans l'herbe à une distance suffisante pour ne plus ressentir la chaleur insupportable du brasier.

Quelques minutes s'écoulèrent au cours desquelles il plongeait dans ses pensées, puis un bruit en lisière du bois le sortit de sa torpeur.

— Heureuse de vous voir sur pied, déclara la phaëne en arrivant à sa hauteur.

Elle était chargée d'un petit tas de bois qu'elle alla poser par-dessus celui de Taëk.

À cette distance, et grâce à la lumière du feu, le jeune homme constata que, bien que relativement pâle, la couleur de sa peau tirait étrangement vers le rose, confirmant ce qu'il avait déjà pu entendre dire au sujet de ces êtres réputés pour avoir un teint particulièrement rosâtre. Ils étaient reconnus comme ayant une longévité supérieure à celle des humains. Toutefois, cette phaëne semblait jeune, peut-être plus encore que lui-même.

Inspectant minutieusement le ragoût, elle ajouta :

— Je me nomme Aëlie.

Elle se redressa, prit une sacoche et vint s'asseoir près de lui.

— Moi c'est Taëk, répondit le Tiatien. Comment suis-je arrivé ici ? ajouta-t-il alors que la phaëne vidait son sac à la recherche de quelque chose.

Elle s'interrompit, se remémorant la scène.

— J'ai ressenti vos esprits, dit-elle en posant ses grands yeux bruns sur lui.

— J'imagine que vous voulez dire *votre* esprit. Ou bien vous parlez aussi de celui de ma jument ?

Le regard d'Aëlie changea étrangement.

— Non, je voulais bien dire *vos* ou si tu préfères *tes*. Plus précisément le tien et celui de ton ou de tes hôtes.

Sa peau se teinta d'un rose plus prononcé encore.

— Désolé, je ne voulais pas vous vexer, mais il est insensé de dire que j'ai des esprits hôtes en moi, déclara-t-il.

La phaëne lui fit un regard en coin ; un regard du genre de ceux que Taëk lancerait à quelqu'un pour estimer s'il pouvait se fier à lui ou pour évaluer sa sincérité. Il la regarda sans ciller. Après quelques secondes, elle poussa un léger soupir puis se remit à vider son sac sans rien ajouter. Au bout d'un moment, elle en extirpa une petite bouteille contenant un liquide étrangement foncé. Apparemment satisfaite, elle alla auprès du feu et rapporta deux écuelles d'une de ses autres saches.

— Tiens. Ça te fera du bien, tu verras, dit-elle en lui tendant l'une des coupelles qu'elle avait remplies du liquide opaque.

Il accepta sans broncher, ce qui sembla faire plaisir à sa guérisseuse. Bien que l'aspect n'invitât pas réellement à le consommer, le liquide dégageait un arôme en même temps sucré et pimenté. N'ayant rien mangé de la journée, le jeune homme sentit rapidement la salive lui monter à la bouche. Aëlie, qui s'était servie dans l'autre coupelle, buvait à présent le breuvage.

Portant l'écuelle à sa bouche, il perçut le liquide affleurer à ses lèvres puis se répandre en une saveur complexe à la fois sucrée, épicée et alcoolisée.

Lorsqu'il reposa le récipient vide, il se sentait bien mieux. La boisson l'avait revigoré et même partiellement rassasié.

— C'est délicieux !

— Il s'agit de liqueur phaënique. Celle-ci est assez douce, je l'ai préparée avant de prendre la route.

Intrigué par ce que cette liqueur pouvait bien contenir, Taëk lui posa une quantité incroyable de questions auxquelles elle prit plaisir à répondre tout en dégustant le ragoût qui était enfin prêt.

Le Tíatien mangea avec appétit. L'atmosphère s'étant à présent détendue, la discussion embraya sur bien d'autres sujets. Il apprit ainsi qu'Aëlie n'avait que deux saisons froides de plus que lui et qu'elle venait de Nephenaë – une enclave phaënique en Pontrésie située à seulement une journée de cheval de là. Enfin, elle lui révéla être bonne guérisseuse.

— Alors, c'est bien à tes dons de guérison que je dois mon rétablissement ? demanda-t-il en passant au tutoiement d'autant plus naturellement qu'elle-même le faisait depuis le début.

— Et bien... en réalité tu n'es pas rétabli, déclara-t-elle. Je n'avais encore jamais vu une telle maladie et, pour tout te dire, je ne pense pas être capable de la guérir. Tout au plus, je peux apaiser ta douleur afin que tu ne la ressenties plus. Mon remède a simplement atténué la souffrance mais si tu ne la perçois pas, la maladie est bel et bien présente en toi. Est-ce que ça aurait un lien avec la marque de brûlure autour de ton œil ? demanda-t-elle enfin.

Taëk lui expliqua alors les circonstances étranges au cours desquelles la brûlure se réveillait et lui décrivit la douleur qu'il ressentait, mais cela ne

sembla pas aider davantage la phaëne. Le silence retomba, uniquement rompu par les craquements du feu crépitant.

— Peut-être que cela vient de tes esprits, suggéra-t-elle assez prudemment.

À nouveau il ne comprit pas de quoi elle voulait parler. Devant son regard incrédule, Aëlie développa :

— La nuit passée, lorsque je t'ai trouvé, j'ai perçu un dysfonctionnement, quelque chose d'inhabituel au sein des esprits.

— Tu essaies de me dire que tu communique avec les esprits ? la coupa le jeune homme. Je pensais que les phaënes étaient juste capables de les sentir.

— Oui, tous les phaënes sont capables de percevoir les esprits mais beaucoup d'entre eux peuvent également communiquer avec ; je pensais que tu le savais. Quoi qu'il en soit, reprit-elle, la nuit passée j'ai suivi ce dysfonctionnement et suis arrivée jusqu'à toi. J'ai trouvé ta jument auprès de ton corps inerte que j'ai identifié comme étant la source de cette anomalie parmi les esprits.

— De quelle anomalie parles-tu ? la questionna Taëk qui avait du mal à supporter de ne pas comprendre où elle voulait en venir.

— J'ignore comment cela se fait et, à dire vrai j'espérais que tu me l'apprennes, mais ce qui est sûr c'est que tu as au moins un esprit hôte en toi.

— Un esprit... hôte ? J'ignore d'où tu tiens cela mais je pense que je serais le premier à le savoir si j'avais un hôte en moi.

Le jeune homme ne parvenait pas à croire ce qu'il entendait. Il se passa machinalement une main dans sa chevelure blonde en bataille.

— C'est exactement ce que je me disais. Et c'est aussi pour cela que j'espérais que tu puisses m'en apprendre plus.

— Je suis désolé mais je n'ai rien à t'apprendre. Et puis, pour commencer, comment serait-il arrivé en moi cet esprit ?

— Écoute, je n'en sais rien, répondit-elle l'air un peu lasse du tour que prenait la conversation. Le plus simple serait que tu ailles voir l'un de nos grands prêtres qui saurait sûrement mieux répondre que moi à cette question.

— Bon. En imaginant que j'héberge un autre esprit que le mien, voire plusieurs ; en quoi cela aurait-il un rapport avec la brûlure ?

— Ce n'était qu'une hypothèse. Étant donné que je n'ai jamais rencontré de personne ayant plusieurs esprits en elle tout comme je n'ai jamais croisé une telle maladie, je me suis dit qu'il y avait peut-être un lien. Et puis... quand tu avais perdu connaissance, je ressentais au sein des esprits le tumulte de ton hôte. Sans doute cherchait-il à sortir ou bien à t'aider, je l'ignore. Mais j'ai eu la sensation que ton mal l'affectait également. J'en ai déduit qu'il existait probablement un lien, conclut-elle.

Taëk avait du mal à comprendre et à croire toutes ces choses-là. Bien que trouvant cela quelque peu ridicule, il prit la peine de se concentrer pour tenter une introspection. Se sondant, il ne perçut aucune manifestation quelle qu'elle soit d'autres esprits en lui. En même temps, il ne voyait absolument pas comment il aurait pu ressentir un hôte en lui... Cela se traduirait-il de la même manière que lorsque l'on ressent une présence non loin de soi ? Ou bien plutôt cela se manifesterait-il comme une masse à l'intérieur de sa tête ou de son corps ? Trouvant tout cela assez fou, il préféra ignorer le sujet.

— Merci de m'avoir aidé, Aëlie, mais je ne pense pas que mon mal ait quoi que ce soit à voir avec les esprits. Crois-tu vraiment que les grands prêtres phaënes puissent me soigner ?

— Je l'ignore. Mais leurs connaissances en matière de guérison sont inégalées dans tout Nezubse. Le seul problème c'est qu'ils vivent presque tous sur le continent méridional. Nous en avons bien un à Aenemearë, poursuivit-elle, mais il ne serait pas facile pour toi de le voir : nous nous méfions des humains.

Le garçon la dévisagea, surpris d'apprendre cette défiance des phaënes envers les siens.

— Tu n'as pourtant pas l'air de te méfier de moi...

— Tu avais besoin d'aide, et puis tu n'es pas Pontrésien.

— Ah, c'est donc plutôt envers les Pontrésiens que vous êtes méfiants ? demanda-t-il, intrigué.

L'air un peu mal à l'aise, comme si elle ne voulait pas s'aventurer sur ce terrain, Aëlie mit un certain temps avant de répondre.

— Peut-être, répondit-elle finalement sur un ton énigmatique.

Elle se redressa, prit quelques morceaux de bois qu'elle alla ajouter sur le feu.

— Alors ? Qu'est-ce que tu fais en Pontrésie ? s'enquit-elle de retour vers lui, afin de changer de discussion.

Bien que percevant sa manœuvre, le Tíatien, accepta de parler d'autre chose que de la guérisseuse et de ses semblables, puisque ce sujet l'embarrassait.

— Mon père a estimé que j'étais en âge de voyager, qu'il était temps pour moi de quitter Tía et de côtoyer d'autres cultures. J'étais en route pour Pontresne lorsque tu m'as trouvé. Ensuite, je pense me rendre dans la Confédération Sináreeenne.

— Ça tombe bien ! Je dois aller à Toise, c'est sur la route pour la Confédération. Nous pourrions la faire ensemble, comme ça je pourrais te prodiguer d'autres remèdes si ta douleur revenait ?

Pris au dépourvu, Taëk s'accorda le temps de la réflexion. Il avait prévu de voyager seul mais, après tout, la compagnie d'Aëlie ne lui ferait pas de mal, d'autant plus que sa douleur pourrait se réveiller à tout instant.

— Pourquoi pas, mais il y a tout de même un problème : tu n'as pas de cheval.

La phaëne éclata d'un rire cristallin.

— Penses-tu sérieusement que j'aurais traîné tous ces sacs à pied ? demanda-t-elle, incrédule.

Puis, reprenant son sérieux, elle se concentra quelques secondes et ajouta :

— Ölan, mon cheval, est un peu plus loin, à la lisière du bois.

— Tu peux communiquer avec lui ?! s'étonna le jeune homme, impressionné.

— Ma connexion avec les animaux est assez médiocre, avoua-t-elle. Je parviens à détecter où il est mais ne peux pas réellement échanger avec lui. Je suis bien plus douée pour communiquer avec les insectes, ajouta-t-elle avec un sourire.

Chapitre 4

Pontrésne

Le lendemain, ils repartirent ensemble. Les paysages défilaient tandis qu'ils traçaient leur route vers le sud sous un soleil de plomb.

Aëlie se révéla extrêmement suspicieuse chaque fois qu'une charrette ou qu'un cavalier s'approchait et rapidement Taëk constata une profonde aversion à l'égard de la phaëne sur le visage des personnes qu'ils croisaient. Le deuxième jour, le garçon aurait même juré avoir décelé un regard de haine envers sa compagne alors qu'il achetait des vivres à un homme dans une bourgade miteuse. L'individu, surpris de la voir en compagnie d'un homme, s'était ensuite ressaisi et empressé de les servir.

Au regard de cette attitude, Taëk comprit qu'Aëlie n'avait dû quitter son village qu'en de très rares occasions et qu'elle ne serait sans doute jamais partie sans une raison valable. Mais quelle motivation pouvait être suffisamment importante pour voyager dans une contrée aussi inhospitalière envers elle ?

La reconsidérant sous le jour nouveau d'une étrangère cheminant dans un pays hostile, le jeune homme parvint à en deviner bien plus sur elle et à mieux comprendre l'étrangeté apparente de certaines de ses actions, de telle sorte qu'elle lui sembla étonnamment plus humaine. Son sang-froid et l'aplomb incroyable dont elle faisait preuve ne constituaient certainement qu'une façade, un rempart qu'elle s'efforçait de rendre inébranlable pour défier quiconque voudrait l'embêter.

Il se demandait bien ce qui pouvait valoir à son amie une telle méfiance de la part des Pontrésiens mais ne l'interrogea pas. Il devina qu'il s'agissait d'un des nombreux sujets sur lesquels elle ne lui répondrait pas.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-elle en lui adressant un regard interrogateur.

Ses pensées éclipsées, le garçon réalisa qu'il fixait la phaëne depuis un bon moment alors même qu'elle s'était arrêtée et tournée vers lui.

— Rien.

Il se reprit et joua du talon pour que Gypse rattrape Ölan, le cheval de la guérisseuse. Quand il parvint à son niveau, elle lui montra l'horizon. Loin au sud, un amoncellement sombre, entouré d'imposantes fortifications, occupait le pied des montagnes Aráles. Au-devant des remparts, les bourgs et hameaux s'étendaient presque à perte de vue.

— Cette ville doit être au moins dix fois plus grande que Tía ! s'exclama le jeune homme éberlué.

— Nous ferions mieux d'aller installer le campement. Je doute que nous puissions trouver un coin tranquille avant Pontresne.

La phaëne mena Ölan à l'écart du sentier, Taëk la suivit.

Malgré son habitude de voyager et de camper à la belle étoile, Aëlie parvenait toujours à le surprendre en dénichant les endroits parfaits pour bivouaquer, et ce, avec une aisance déconcertante. De même, elle s'était révélée d'une aide précieuse que ce soit pour allumer des feux avec très peu de brindilles ou encore pour positionner les bûches de manière à ce qu'elles se consomment le plus lentement possible. Au cours des deux derniers jours, elle s'était également illustrée en trouvant des baies sauvages comestibles ou encore en préparant de délicieux mets avec de modestes ingrédients.

— Ma parole, tu es magicienne !

Il venait de goûter le potage que la phaëne avait préparé et la regardait non sans une certaine admiration.

— Peut-être bien, fit-elle, amusée. En tout cas ce sera ton tour de cuisiner demain.

— Si tu aimes la viande mal cuite et les soupes fades, tu ne seras pas déçue !

Lorsque le jeune homme se réveilla, Shara venait tout juste de poindre à l'horizon du Levant. Aëlie hissait ses sacs sur le dos de son cheval. Elle avait déjà enfoui ce qui restait du feu sous une importante couche de terre afin de l'éteindre et avait rangé ses affaires.

— Alors, tu as réfléchi à ce que tu allais faire à manger pour me surprendre ce soir ? lui demanda-t-elle, le voyant réveillé.

Amusé, Taëk lui sourit. Il réunit ses propres affaires, se hissa sur Gypse, puis ils repartirent.

Les hameaux clairsemés firent rapidement place à un cortège ininterrompu de bourgades plus ou moins importantes. À la mi-journée, aux petites maisons avaient succédé des bâtisses hautes de plusieurs étages. Le jeune homme n'en revenait pas qu'une telle population puisse vivre en un même endroit. Des étals archaïques installés le long de l'artère principale drainaient une foule importante. De temps à autre, un marchand l'interpela pour qu'il lui achète quelque chose. Et, à chaque fois que le regard d'un de ces hommes se posait sur sa compagne, la réaction était la même. Ils s'excusaient, prétextant l'avoir confondu avec quelqu'un d'autre, détournaient le regard ou bien encore l'ignoraient, faisant mine de ne plus le voir.

Ils passèrent la ville dite « du bas » au milieu de l'après-midi. Il s'agissait de la partie basse de Pontresne constituée de quartiers miséreux à proximité immédiate des remparts de la cité où les bâtiments n'avaient cessé de vouloir se dresser toujours plus haut. Les ruelles, constellées de déchets dégageant une odeur nauséabonde, serpentaient dans l'ombre de ces bâtisses claudicantes.

Après un coin de rue, les deux compagnons débouchèrent sur une immense place rectangulaire à l'extrémité de laquelle se dressaient les fortifications. Hautes d'au moins deux fois le sommet des habitations les plus élevées, elles semblaient narguer le petit monde qu'elles côtoyaient, le défiant d'oser braver son portail gargantuesque et sa myriade de meurtrières.

Après s'être arrêté un bref instant, Taëk repartit mais, voyant qu'Aëlie ne le suivait pas, stoppa à nouveau Gypse et se retourna. Croisant son regard, il eut juste le temps de déceler de l'hésitation chez sa compagne avant qu'elle ne se ressaisisse et le rejoigne.

Lorsqu'ils passèrent l'immense porte, Taëk sentit un frisson le parcourir de la tête aux pieds, frisson qui eut la particularité de lui prodiguer une sensation agréable et accueillante. Une sensation semblable à celle qu'il aurait pu ressentir en rentrant chez lui et en poussant la porte de sa maison après une longue absence.

Une fois le mur dépassé, la ville dite « haute » révéla toute la splendeur et le faste dont Pontresne semblait imprégnée dans les récits même les plus anciens qu'il avait pu consulter. Les monuments – taillés dans la pierre grise

des montagnes Aráles – étaient tous ornés d’une multitude de sculptures, parfois recouvertes d’or. Les artères pavées débouchaient sur de gigantesques places au centre desquelles se dressaient d’imposantes fontaines. Leur largeur permettait au soleil d’éclairer les rues et les terrasses de manière optimale. Des étals n’ayant rien à voir avec ceux qu’ils avaient aperçus dans la ville basse présentaient des produits de qualité au milieu d’une foule compacte.

Ils avancèrent le long de l’une de ces artères jusqu’à une esplanade démesurée. De part et d’autre, d’immenses arcades composaient des corridors ombragés où des centaines de notables et d’érudits conversaient autour de boissons, accoudés à de grandes tables. Par chance leurs discussions captivaient suffisamment la plupart d’entre eux, mais un individu remarqua tout de même la présence de la phaëne et murmura aussitôt quelques mots à l’oreille de ses voisins.

À l’évidence, même dans cette gigantesque cité les habitants n’avaient pas l’habitude de voir des phaènes.

Parvenus au bout de la place, ils décidèrent de prendre une ruelle plus étroite où ils croisèrent quelques marchands ambulants. Des barbiers rasaient leurs clients sur le trottoir, des gosses avec du matériel de cirage interpellèrent les passants et des troubadours improvisaient un spectacle au milieu de la rue. Même dans cette allée étroite, la lumière parvenait jusqu’au pied des bâtiments, comme si l’emplacement des bâtisses avait été calculé dans ce but.

Au bout de celle-ci, le jeune homme et la phaëne s’arrêtèrent. Le spectacle qui se livrait à eux était bien au-delà de ce qu’aucun récit ne pouvait exprimer. Une immense terrasse oblique parsemée de grands arbres encadrait le monument le plus impressionnant qu’il ait été donné au Tíatien de voir : la Forteresse Royale de Pontresne.

Le flanc de la montagne avait été entièrement taillé afin d’aménager des cours intérieures et des dédales d’habitations serpentaient de toutes parts au cœur du massif. Au-delà des premières bâtisses, le jeune homme ne pouvait que deviner un enchaînement de bâtiments invraisemblables se succédant jusqu’à atteindre le pied de la forteresse troglodyte. De celle-ci, il discernait au loin les formes rectangulaires, sculptées à même la roche. La façade visible de la Forteresse Royale se dressait jusqu’à bonne hauteur dans le flanc de la montagne, atteignant des proportions pharaoniques.

— Nous pourrions aller là, lui dit la phaëne en indiquant le bâtiment qui faisait l'angle de la rue.

Au-dessus de la porte, l'inscription « Auberge du Creux de la Montagne » était gravée dans la pierre. À l'évidence, Aëlie préférait croiser le moins de gens possible.

Laissant leurs chevaux dans l'écurie, ils prirent leurs affaires et poussèrent la porte. À cette heure-ci de la journée, l'établissement était pratiquement vide. Seul un petit groupe d'hommes bavardait bruyamment dans un coin de la grande salle.

À leur arrivée, le tenancier affairé derrière le comptoir se redressa. Lorsqu'il vit la phaëne, son air bienveillant se figea.

— Bonjour, nous voudrions deux chambres pour la nuit, déclara le jeune homme.

— Ça fera cinquante pièces d'or... par chambre, répondit l'homme d'un ton peu avenant.

Choqué, Taëk s'apprêta à répondre quelque chose mais, le saisissant par le bras, Aëlie l'en empêcha.

— Peut-être que ceci pourrait faire l'affaire, dit-elle avec aplomb en sortant un flacon de l'un de ces sacs. Vous savez ce que c'est, j'imagine ?

Interloqué, le tenancier ouvrit de grands yeux en voyant le liquide violacé contenu dans la fiole qu'elle tendait. Tout aussi étonné que lui, Taëk reconnaissait bien cette substance mortelle et fixait du regard le flacon rempli de sève de lucioles sans comprendre. D'un coup discret dans les côtes, la phaëne lui intima de se taire.

— Et bien... Oui... Il est possible de s'arranger...

L'homme semblait peser le pour et le contre. Finalement, après quelques secondes, il déclara :

— Entendu, mais vous n'aurez qu'une chambre. L'établissement est bondé en cette période, ajouta-t-il avec une mauvaise foi qu'il ne se donnait même pas la peine de dissimuler.

— Qu'est-ce qui t'a pris de lui donner ça ?! demanda Taëk en déposant ses affaires lorsqu'ils furent dans la chambre.

— Ne me remercie surtout pas, répondit-elle d'un ton faussement outré.

— En tout cas, maintenant je n'accepterai jamais de manger quoi que ce soit dans cette auberge. Je ne sais pas si tu sais qu'une seule goutte de cette substance suffit...

— Calme-toi ! Ce n'est pas ce que tu crois. La sève de luciole que je lui ai donnée n'est pas un poison. C'est avec ça que je t'ai soigné ! trancha-t-elle, voyant le jeune homme sur le point de rétorquer.

— Que... C'est impossible ! réfuta catégoriquement ce dernier. J'en ai déjà vu. Mon père en fait quand il a les ingrédients nécessaires et il m'a déjà montré comment m'en servir pour empoisonner mes lames.

— Écoute, vous autres humains êtes persuadés que la sève de luciole ne peut servir que pour empoisonner. En réalité, cette substance contient des propriétés de guérison incroyables. C'est tout bonnement le remède le plus efficace que je connaisse !

Voyant que Taëk ne trouvait rien à dire, elle expliqua :

— Si la sève est récoltée dans la journée qui a suivi sa sécrétion, elle possède des caractéristiques soignantes puissantes. Il faut alors extraire les propriétés empoisonnantes avant la tombée de la nuit. Au-delà, le poison altère de manière irrémédiable la sève et il ne s'agit plus alors que d'une substance mortelle.

— Comment fais-tu pour ôter le poison ?

— Il faut tremper de jeunes racines de belles-des-nuits. Elles absorbent le poison et on obtient ce sérum. Deux gouttes ont suffi à te guérir, fit-elle non sans une certaine fierté.

— Mais, pourquoi lui avoir proposé une fiole de ce remède en le faisant passer pour du poison ?

— Tu n'as sûrement pas remarqué, mais il n'y avait pas que des assiettes et des chopes derrière le comptoir. J'ai vu toute une collection de flasques et d'outils d'alchimiste. Je me suis alors dit qu'il savait la valeur que représente la sève de luciole et que ce n'est sûrement pas à Pontresne qu'il en trouverait facilement. Qu'importe qu'il la prenne pour du poison tant que ce n'en est pas, ajouta-t-elle, amusée de sa supercherie. Lorsqu'il s'en rendra compte, nous ne serons plus ici de toute manière.

La chambre qu'on leur avait attribuée était vraiment insalubre. De toute évidence, la pièce n'avait pas été utilisée depuis des mois. Une épaisse couche de poussière recouvrait le mobilier ainsi que le sol et le matelas ne semblait pas avoir été rempaillé depuis la dernière saison froide, comme de

coutume. De plus, le jeune homme remarqua qu'aucune chandelle ne permettrait d'éclairer les lieux lorsque la nuit tomberait.

Décidant de laisser le lit à la phaëne, il entreprit d'épousseter le sol dans un coin de la pièce. Il y installa ses sacs et s'allongea brièvement dessus afin de tester le confort de ce couchage improvisé.

Pendant ce temps-là, sa compagne s'était assise sur les genoux à même le sol et avait entamé le rituel auquel elle se livrait chaque soir. Le regard vide, elle réalisait sereinement l'habituelle chorégraphie durant laquelle ses bras se mouvaient dans une dimension qu'elle seule percevait.

Soucieux de ne pas la déranger, il sortit le palimpseste dont lui avait fait don la servante du Lièvre Rouge et le déplia en grand sur le bureau situé juste devant une petite lucarne. Il observa longuement la carte du continent, cherchant à définir l'itinéraire qui serait le plus évident à suivre pour se rendre sur le continent méridional. Une somme inimaginable de noms aux consonances étranges s'étalait sous son regard. Des noms de villes, de peuplades, de contrées éloignées, de territoires inhabités. *Dire que bientôt je pourrai mettre des images, des impressions, des souvenirs sur ces noms de lieux !* À cette pensée, une sensation étrange l'envahit, suivie dans la foulée d'une autre, bien plus familière : la brûlure. Il retint sa respiration pour étouffer le cri qui s'apprêtait à sortir de sa bouche, puis reprit son souffle. La douleur était partie aussi vite qu'elle s'était manifestée mais le picotement qu'il ressentait à la commissure de l'œil ne présageait rien de bon.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Aëlie, qui avait fini sa méditation, s'approcha.

— Il s'agit d'une carte qu'une aubergiste m'a donnée à Atriem.

Il se redressa pour laisser son amie y jeter un œil.

— Elle est vraiment très ancienne, remarqua-t-elle en examinant le parchemin rongé sur les bords.

Elle effleura du doigt le papier en plusieurs endroits mais revint toujours au même.

— Tu vois ? Ici, dit-elle en lui montrant un endroit au bord de la carte, tout près du cadre. On dirait qu'il y a un symbole en relief, comme s'il avait été estampillé dans le vélin.

Observant de plus près, Taëk parvint à voir une forme abstraite représentée dans un cercle doté de quatre flèches. L'encre noircie par les saisons avait conservé sa teinte dorée par endroits.

Alors qu'il effleurait le palimpseste du bout du doigt en suivant les contours circulaires du symbole, le garçon sentit la douleur se réveiller brutalement en lui. Il éloigna brusquement sa main du papier, le bout du doigt brûlé. Aussitôt la douleur disparut.

— Que s'est-il passé ? demanda Aëlie, affolée.

— Je n'en sais rien, déclara-t-il en reprenant son souffle. L'encre semble avoir réagi au contact de mon index, ajouta-t-il en observant son doigt enduit de la même couleur dorée que le pictogramme. Et ma brûlure s'est mise à me lancer au même instant.

Elle sortit une fiole de l'un de ses sacs, enleva l'encre sur sa main et y appliqua un baume afin de soigner son index, bien que Taëk lui affirmât ne plus avoir mal.

Sur le parchemin, le symbole demeurait aussi indéchiffrable qu'avant.

Après quelques minutes de silence durant lesquelles ils regardèrent attentivement la carte étalée devant eux, elle lui demanda :

— Tu penses rester à Pontresne quelque temps ?

Commençant à sentir la fatigue du voyage, le garçon serait volontiers demeuré quelques jours dans cette cité, histoire d'apprendre à connaître mieux la population et de savoir exactement où se rendre dans la Confédération Sinaréenne. Il aurait aussi souhaité trouver un guérisseur qui puisse lui dire ce qu'il avait exactement ainsi que des voyageurs qui se seraient déjà rendus dans des contrées plus lointaines. Cependant, avec l'animosité qu'inspirait Aëlie, il préféra ne pas s'attarder dans cette ville.

— Il n'y a qu'en Pontrésie que les phaënes sont si mal perçus ? lui demanda-t-il enfin.

Son amie réfléchit quelques instants avant de répondre.

— Oui. Enfin, d'après ce que j'ai entendu dire, les Pontrésiens de Toise et de la partie orientale de Pontrésie sont plus accueillants. Cette aversion pour mon espèce semble vraiment spécifique à la Pontrésie Occidentale.

— Bien, alors nous repartirons demain. Il est inutile de rester ici plus longtemps.

Aëlie ne put cacher son soulagement. À peine eut-il dit ces mots que son visage se métamorphosa. Sans même qu'il s'en soit rendu compte, la phaëne avait perdu peu à peu, à mesure qu'ils se rapprochaient de Pontresne, de sa beauté phaënique. Ce n'est qu'à cet instant que Taëk en prit conscience. À présent, il avait l'impression de revoir l'Aëlie qu'il avait croisée trois jours

plus tôt. Le soulagement qu'elle affichait se communiqua au jeune homme qui se sentit aussitôt plus serein.

— Alors, nous irons à Toise ? demanda-t-elle pleine d'espoir.

— C'est ce que nous avons prévu, non ? répondit-il en souriant.

Sur ce, il rangea le palimpseste, sortit une bougie qu'il fixa à un bougeoir et l'alluma avec son briquet à percussion. Puis il entreprit de faire une salade de fruits, principalement composée de pommes et de baies sauvages.

Ils mangèrent avec appétit puis Taëk sortit une gourde remplie de cervoise tíatienne qu'ils se partagèrent.

— Connaissant l'antipathie que manifestent les Pontrésiens envers les phaënes, je ne comprends tout de même pas pourquoi tu as voulu me suivre ici, déclara-t-il après s'être plongé un moment dans ses pensées.

Aëlie se contenta d'éluder la question d'un haussement d'épaules.

— Pourquoi cherches-tu à te rendre à Toise ? poursuivit-il, ne se satisfaisant pas de cette non-réponse.

— Je dois y retrouver quelqu'un qui possède quelque chose qui m'intéresse. Tu n'as pas besoin d'en savoir davantage, ajouta-t-elle simplement.

Après quoi elle se leva et alla s'installer sur le lit. Résigné à ne pas en apprendre plus de son amie, Taëk se dirigea vers le coin de la pièce où son lit de fortune l'attendait. Arrivé à proximité, il s'immobilisa.

— Qu'est-ce donc que cette chose ?! demanda-t-il alors dans un souffle, en observant le mur qui lui faisait face.

Aëlie se redressa pour voir de quoi son compagnon parlait. Fin, long et noir, doté de crochets à ses deux extrémités, un insecte répugnant, probablement venimeux, arpentait le mur de long en large.

— Ne t'inquiète pas, il s'agit d'un boyeur, c'est inoffensif, répondit-elle.

Le garçon se détendit aussitôt.

— Comment se fait-il que nous ne l'ayons pas vu plus tôt ? Il est immense !

— Ce qui m'intrigue c'est que ces insectes ne vivent que dans des grottes humides ou bien dans de très vieilles ruines, mais en aucun cas ils ne s'aventurent dans des espaces habités. Attends, laisse-moi faire...

La phaëne ferma ses yeux et se concentra quelques secondes durant lesquelles le boyeur s'immobilisa. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle fit signe

à son compagnon d'observer. L'insecte se remit précipitamment en mouvement, descendit au bas du mur, puis disparut.

— Mais... quoi ?! s'exclama le jeune homme, abasourdi.

Il s'allongea sur le sol et vit alors un interstice entre deux pierres. Approchant la bougie, il ne distingua rien à travers la fente mais l'ombre d'une inscription gravée sur l'une des pierres l'intrigua. L'époussetant, il reconnut aussitôt la sculpture. Elle représentait le même symbole doré qu'il avait vu dessiné sur le parchemin des deux étrangers à l'auberge de Tía. Ce parchemin qu'ils s'étaient évertués à sécher lorsque la cervoise s'était répandue et avait commencé à diluer l'encre à sa surface.

Saisi d'une intuition, il ressortit précipitamment le palimpseste de son sac, l'étala sur le bureau et l'observa attentivement. Si le pictogramme demeurait indéchiffrable, le cercle qui l'entourait, doté de ses quatre flèches, correspondait parfaitement à celui gravé dans le mur.

Le garçon reposa le parchemin par terre et avança sa main vers la pierre. Il entendit à peine son amie lui demander si cela était vraiment nécessaire : le sigle se teintait progressivement d'une couleur d'or. Sa main se rapprocha davantage de la sculpture dont le cercle aux quatre flèches se mit à tourner à une vitesse vertigineuse. Comme guidée par une volonté propre, elle rencontra la pierre anormalement tiède.